des formes et des traditions assises le conflit intérieur de ses dix-huit ans, le monde social et économique des « hommes du progrès » apparaît comme une absurdité écœurante. Mais absurde aussi bien le monde de la beauté. Lautréamont unit Baudelaire et Hugo dans sa condamnation des « poètes du désespoir », des propagandistes du « doute » : l'un pour croire à la bonté naturelle d'un monde que l'expérience révèle mauvais, l'autre pour enseigner l'ambiguïté de l'esprit. Doute, désespoir, tout ce qui peut enlever à l'esprit la certitude de son existence absolue, *hic et nunc*. Non, l'esprit humain ne prend vraiment conscience de sa propre vie que dans un contact avec ce qui le nie. L'espoir et la certitude résident dans la destruction, seule chance offerte à l'esprit de se prouver l'infaillibilité de ses puissances. Concevoir la totale hideur de l'homme c'est, à la limite, en retrouver l'intégrité. « Moi, je fais servir mon génie à peindre les délices de la cruauté! Délices non passagères, artificielles ; mais qui ont commencé avec l'homme, finiront avec lui. Le génie ne peut-il pas s'allier avec la cruauté dans les résolutions secrètes de la Providence? » Répondant pour ainsi dire au pan-sexualisme optimiste dont Hugo faisait le ressort de sa cosmogonie, Lautréamont célèbre son pacte avec la Prostitution, désagrégatrice de l'instinct d'amour : « Je te préfère, lui dit-il... ce n'est pas ta faute si la justice éternelle t'a créée. » Le seul amour qui ne soit pas entaché de doute et de désespoir, c'est celui de Maldoror pour l'enfant qu'il assassine, celui du bourreau pour sa victime. Amour rédempteur quand, par le génie d'un poète, il s'étend à l'humanité entière. Et, laborieusement, le poète étale les noirceurs de son épopée jusqu'à atteindre, à l'égard de ses semblables et de leur monde, à une sorte de monstrueux amour abstrait et comme mathématique, si abstrait que seule la haine peut « humainement » l'exprimer et lui répondre. « Excités par quelque esprit de l'enfer », les « hommes de colère » collaborent à cette entreprise. Il ne faut pas trop presser le sens du mot « enfer », car le reniement de toutes les formes artistiques ou intellectuelles interdit à Lautréamont d'y chercher autre chose qu'une figure de style. Au reste, Satan est littérairement absent de l'œuvre. Mais les mots ne sont même plus ici des signes ou des symboles : plutôt les exhalaisons d'une réalité sous-jacente. Il faut voir plus loin : or, il est certain que l'attitude psychique de l'auteur à l'égard de son livre correspond assez bien (avec une analogie aussi lointaine que l'on voudra, mais une analogie véritable) à ce que notre esprit peut se représenter de l'action directe du démon dans le monde. Non que je veuille de façon aussi simpliste parler d'un satanisme de Lautréamont. Mais